On reste toute sa vie les fils de son père.
MOVEMOVIE ET STUDIOCANAL PRÉSENTENT
PIO MARMAÏ EDDY MITCHELL JÉRÉMIE ELKAÏM CHANTAL LAUBY
grand départ
UN FILM DE
NICOLAS MERCIER
CHARLOTTE DE TURCKHEIM ZOÉ FELIX
UNE COPRODUCTION MOVEMOVIE MON VOISIN PRODUCTIONS STUDIOCANAL FRANCE 2 CINÉMA AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE IMAGE 5
AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ILE-DE-FRANCE ET EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE VENTES INTERNATIONALES STUDIOCANAL DISTRIBUTION STUDIOCANAL
IMAGE RÉMY CHEVRIN, A.F.C MONTAGE GUERRIC CATALA SON CYRIL MOISSON GUILLAUME D'HAM CYRIL HOLTZ DÉCORS STANISLAS REYDELLET COSTUMES ANNE SCHOTTE CASTING RICHARD ROUSSEAU
ASSISTANT MISE EN SCÈNE LUC BRICAULT SCRIPTE SANDRINE CAYRON DIRECTRICE DE PRODUCTION SYLVIE PEYRE MUSIQUE ORIGINALE FRANÇOIS-EUDES CHANFRAULT
SCÉNARIO ET DIALOGUES DE NICOLAS MERCIER ET SIMONE STUDY
PRODUCTEURS ASSOCIÉS DOMINIQUE BESNEHARD ET MICHEL FELLER PRODUIT PAR BRUNO LEVY
2 cinéma
CANAL+
CINÉ+
francetélévisions
DOLBY DIGITAL
ilede France
LA BANQUE POSTALE
STUDIOCANAL
LE CERCLE NOIR PAR SEESAW

BRUNO LEVY, DOMINIQUE BESNEHARD ET STUDIOCANAL PRÉSENTENT

PIO MARMAÏ EDDY MITCHELL JÉRÉMIE ELKAÏM CHANTAL LAUBY

grand départ

CHARLOTTE DE TURCKHEIM ZOÉ FELIX

Durée : 1h26

SORTIE LE 4 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
1, place du Spectacle
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 71 35 08 85
Fax : 01 71 35 11 88

PRESSE
ANDRÉ-PAUL RICCI et RACHEL BOUILLON
6, place de la Madeleine - 75008 Paris
Tél. : 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr
Rachel Bouillon : 06 74 14 11 84
rachel.bouillon@orange.fr

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.studiocanal.com

SYNOPSIS

Entre la figure écrasante d'un frère cyclothymique, et celle d'un père atteint d'une folie neurodégénérative aussi drôle qu'inquiétante, Romain ne peut plus se contenter d'être celui qu'il a toujours été : le garçon qui fait ce qu'on attend de lui sans broncher. À l'aube de la trentaine, il est grand temps qu'il affronte enfin son père cinglé, son frère cynique, et ses propres tendances à refouler ses émotions et sa sensibilité, pour réussir à assumer pleinement sa normalité...

ENTRETIEN NICOLAS MERCIER

Comment est née l'idée du film ?

D'un épisode familial que j'ai vécu. Mon père a effectivement été atteint d'une maladie neuro dégénérative qui l'a rendu fou, et nous l'avons accompagné mon frère et moi. Mais raconter ce que nous avions vécu tous les trois de mon point de vue ne m'intéressait pas. Ce qui me passionnait était d'observer comment cette maladie avait été l'occasion pour mon jeune frère de se réapproprier sa relation avec notre père. La maladie n'est pas le sujet, elle ne sert que de fil rouge au récit.

Romain fait tout très bien. Pour autant, il se sent clairement le mal aimé de la famille.

Cette bizarrerie est le sujet du film. Je voulais montrer ce paradoxe qui fait que, parfois, l'enfant qui a le plus correspondu aux attentes de ses parents n'est pas le fils préféré. Dans certaines familles, les parents – et les pères en particulier, qui sont davantage dans l'affrontement avec leurs fils –, préfèrent parfois celui qui leur tient tête.

J'avais envie de m'attacher à celui qu'on délaisse, et montrer à quel point cela peut être compliqué pour lui. C'est un terrain très peu exploité au cinéma. On s'intéresse davantage à la sensibilité des rebelles – ceux qui franchissent les limites – qu'à celle des gens, infiniment plus nombreux, qui se conforment à ce qu'on attend d'eux socialement.

Vous traitez le sujet comme une comédie.

J'ai toujours raconté les histoires de cette façon. On peut mettre de la drôlerie en tout, y compris en rendant compte d'une expérience douloureuse. Dans GRAND DÉPART, il me semblait important de montrer que même si, le plus souvent, la maladie est un événement qui se termine tragiquement, elle peut, dans l'intervalle, déclencher des choses assez étonnantes : elle fait tomber certaines barrières. Le rire reste une formidable porte de sortie face à la tragédie humaine. Il fédère et rapproche. Après, bien sûr, il s'agit de choisir sa famille de rire. Je n'ai pas de goût pour la grosse gaudriole, j'aime la retenue ; une certaine élégance, même dans la comédie.

GRAND DÉPART est votre première réalisation. Qu'est-ce qui vous a incité à sauter le pas après des années passées à travailler comme scénariste ?

C'est Anne Fontaine qui m'y a encouragé. J'avais co-écrit le scénario et les dialogues de MON PIRE CAUCHEMAR avec elle, et nous avions eu à l'époque un échange humain et professionnel très fort. Anne et moi aimons les films qui se déroulent dans des cadres assez classiques – voire bourgeois –, pour mieux les dynamiter de l'intérieur et avions beaucoup échangé sur ces questions. Cette rencontre a sans doute été déterminante.

Revenons au personnage de Romain. Son métier – il est cadre dans une grande entreprise – joue un rôle très important.

J'ai toujours été fasciné par la vie de bureau et les récits que m'en faisait mon frère. Même si ce milieu m'est assez étranger, je me souviens avoir été frappé à l'époque où j'étais étudiant, lors de stages ou de petits boulots, par l'extraordinaire théâtralité qui s'en dégage, et sur laquelle par la suite, mon frère insistait beaucoup. Les gens y sont en représentation permanente. Ils doivent s'inventer des rôles – mais sans être trop loin de la réalité pour pouvoir les tenir sur le long terme et tout en empruntant aux codes en vigueur dans leur entreprise. C'est stupéfiant.

Malgré les responsabilités que lui octroie la société qui l'emploie, on sent Romain très immature.

Comme ses collègues, Romain a passé plusieurs années à bachoter comme un fou pour intégrer une école de commerce. Il a été formaté très tôt professionnellement mais n'a pas pris le temps de mûrir émotionnellement. Il ne sait pas encore bien qui il est et n'a pas réglé ses comptes avec sa famille. Cette dichotomie entre le travail qu'on exige de ces jeunes cadres et leur manque de maturité est presque une constante du milieu : une fois dans la vie active, ces jeunes se marient souvent entre eux et font des enfants très vite. Ils se coulent dans le moule et se retrouvent parfois enfermés dans une vie qui ne leur correspond pas tout à fait. D'ailleurs, certains pètent les plombs arrivés à 40 ans. Ce genre de cursus est très symbolique des personnes qui n'ont pas réellement de vocation : il exige une certaine docilité psychologique. Romain est vraiment quelqu'un qui rêve d'être comme tout le monde, et qui est prêt à renoncer à exprimer sa sensibilité et sa personnalité pour y arriver.

Luc, le frère scénariste, qu'interprète Jérémie Elkaïm, est son exact opposé. Lui a complètement réussi sa vie personnelle et professionnelle.

Je ne sais pas si on peut dire qu'il a réussi. Il vit dans un bel appartement avec un beau garçon, et semble ne pas être en proie aux mêmes doutes et problèmes existentiels que son frère. J'aimais bien l'idée d'un personnage homosexuel

sans aucune problématique apparente, pour mieux mettre en évidence les contradictions et questionnements d'un personnage dont l'identité sexuelle est considérée comme la norme.

Luc peut souvent se montrer très agaçant à l'égard de son frère.

Il lui dit qu'il n'arrive pas à écrire et qu'il est déprimé alors qu'il arrive toujours extrêmement joyeux. C'est un gimmick du personnage que j'aime beaucoup. Tout le monde sait à quel point écrire est difficile et par quels terribles moments de doute on peut passer, mais il est bien évident qu'il est plus confortable de déprimer au chaud chez soi devant une bonne tasse de café que d'assurer tous les matins à son travail en assumant un boulot écrasant.

Au début du film, les deux frères sont constamment en concurrence vis-à-vis du père.

C'est comme un match entre eux. C'est à celui qui sera le mieux relié à la sensibilité du père. Pour Romain, c'est le tennis, une connivence un peu enfantine – très masculine aussi. Pour Luc, c'est la musique classique, ce qui constitue évidemment un lien plus profond. Souvent, lorsqu'on me demandait de raconter le pitch, je disais : « C'est le refoulement de l'émotion et de la sensibilité chez l'hétéro moyen supérieur. » Au-delà de la formule, cela résume bien la personnalité de Romain : un bon garçon, mais qui évite d'aller dans des endroits où l'émotion est trop dense.

Ce qui ne l'empêche pas de se montrer odieux vis-à-vis des filles qu'il rencontre.

Alors que Romain est de toute évidence très attirant, il fallait qu'on puisse comprendre pourquoi il était seul. Il est si mal dans ses baskets qu'il se sent obligé d'être cynique, pour imiter son frère, et même méchant avec les femmes. Sauf qu'il ne croit pas lui-même aux choses désagréables qu'il leur balance. Il en devient pataud et maladroit. Toujours son côté immature.

Romain se construit vraiment à partir du moment où il décide de s'occuper de son père.

Il se trouve soudain dans l'obligation de sortir de sa vie ordinaire, et, le faisant, accède à une nouvelle dimension. Lorsqu'il se promène avec son père la nuit, tout devient possible. C'est le paradoxe de la maladie : elle offre souvent une chance de renouer émotionnellement avec ses proches.

Paradoxalement, Luc est le plus égoïste des deux. Lorsque la question se pose de donner des médicaments au père, il tranche, sans état d'âme.

Luc est davantage concerné par son bien être que par celui de son père. Et Romain ne peut évidemment pas partager ce point de vue : son père conscient, c'est sa dernière chance d'obtenir la reconnaissance paternelle. C'est là où il est touchant. Dans la mesure où ce père est complètement cinglé, il sait pourtant que la partie est perdue.

De ce point de vue, la scène au McDo, lorsque Romain essaie de faire parler son père de leur relation est assez cruelle…

J'aime beaucoup la cruauté qu'il y a parfois dans la comédie. La fin des comédies dramatiques est en général le moment qu'on choisit pour mettre une note sentimentale dans la bouche des personnages. Le père devrait dire quelque chose de juste et de poignant à son fils. Là, c'est tout le contraire : c'est l'anti scène d'explication de fin de film !

Cette scène me touche parce qu'elle contient à la fois la possibilité d'un rapprochement et son impossibilité. Au fond, ce n'est pas tant ce que dit le personnage d'Eddy Mitchell qui compte à cet instant là, mais ce qui s'est passé avant et qui les a rapprochés.

Durant leurs escapades nocturnes, on sent un rapprochement presque physique entre eux.

Ils connaissent enfin une forme de tendresse à travers ces déambulations dans Paris. Je trouvais très beau d'imaginer un père complètement fou marchant au bras de son fils la nuit dans un Paris désert : ces moments de poésie sont très importants pour moi.

L'idée des faux billets que Romain donne à son père est formidable.

C'est quelque chose que j'ai vécu. Comme mon père était en maison de retraite, mais persuadé de vivre dans un hôtel, je lui commandais des faux billets de 20 et de 50 euros, en vente sur internet pour faire des tours de magie. Durant le trajet pour lui apporter, de Strasbourg Saint-Denis à République, je les froissais pour qu'ils aient l'air usé. Rentrer dans les délires de mon père me faisait un peu perdre le sens commun. Je marchais en malaxant des boules de billets de banque. Je vous assure que les gens me regardaient drôlement…

La scène des pompes funèbres, lorsque les deux frères choisissent le cercueil, est inénarrable.

Cette scène aussi, je l'ai vécue. L'employé des pompes funèbres nous a expliqué que nous ne pouvions pas prendre un cercueil éco responsable parce que notre père était trop grand. Et je lui ai vraiment répondu : « En fait, mourir quand on est trop grand, c'est pas bio. » Je me souviens avoir piqué un énorme fou rire avec mon frère : le type nous regardait comme si nous étions des extraterrestres.

Ce qui se passe aux pompes funèbres me permettait de montrer la complicité qui unit les deux frères à ce moment, sans tomber dans le pathos après la disparition du père. On évite le larmoiement et je ne pense pas qu'on s'attende à une vraie scène de comédie à ce moment-là. C'est un contrepoint intéressant.

Pio Marmaï s'est-il tout de suite imposé à vous pour le personnage de Romain ?

Pio m'avait beaucoup marqué dans LE PREMIER JOUR DU RESTE DE TA VIE, de Rémi Bezançon, et j'ai pensé à lui dès l'écriture du scénario : il y a longtemps qu'on n'a pas eu en France un acteur d'un tel niveau de générosité. Il a une présence physique assez masculine mais qui n'exclut pas la finesse : il me faisait beaucoup penser à mon frère.

Et Eddy Mitchell ?

Je voulais quelqu'un de très viril pour jouer le père, un acteur vraiment emblématique. C'est Dominique Besnehard, un de mes producteurs, qui m'a soufflé l'idée d'Eddy. D'un seul coup, c'était évident. Eddy était vraiment le vieux lion qu'il me fallait ; un vieux lion qui garde encore cette formidable présence !

Parlez-nous de Jérémie Elkaïm, qui interprète Luc.

Jérémie a ce côté un peu dandy et cette fantaisie que je souhaitais pour Luc. Il est arrivé une anecdote assez rigolote lors de notre première rencontre. Quelques jours auparavant, j'avais acheté une veste que j'avais montrée à la costumière en lui disant que c'était le genre de vêtement que devait porter Luc. Jérémie est arrivé : il portait exactement la même !

Un mot sur les femmes du film.

GRAND DÉPART est vraiment un film de mecs. Il était important pour moi que des femmes interviennent par petites touches et jouent un rôle dans le récit. Que ce soit la mère, jouée par Chantal Lauby, la directrice de la maison de retraite, qu'interprète Charlotte de Turckheim ou l'amie de Luc sur laquelle Romain fantasme, jouée par Zoé Félix, elles jalonnent le parcours du héros.

Parlez-nous de la mise en scène.

C'est très étrange : il y a des scènes que j'avais beaucoup découpées et que je n'ai finalement pas gardées au montage ; des plans un peu formels et esthétiques dont mon monteur m'a aidé à faire le deuil ; des découpages qui se sont imposés d'eux-mêmes, comme cette scène où Luc et Romain préparent la valise de leur père dans l'appartement dévasté. Ils tournent tous les deux dans la pièce, Romain, très malhabile et Luc qui se meut un peu comme un chat. C'est comme une espèce de ballet entre eux.

Il y a des scènes que j'avais prévues et que j'ai eues. J'ai adoré cette place qu'on doit faire à l'imprévu. GRAND DÉPART est mon premier film à la réalisation. Je ne pouvais pas arriver sur le plateau en disant : « Je sais faire ! ». Pour autant la légitimité que j'avais sur les personnages et l'histoire et la bienveillance de l'équipe m'ont aidé.

ENTRETIEN
PIO MARMAI

Nicolas Mercier raconte que vous avez réagi presque aussitôt après avoir reçu le scénario, qu'il avait d'ailleurs écrit en pensant à vous.

Le trajet de Romain m'intéressait. J'aimais le mélange de douceur et de violence qui se dégageait de lui. Il sacrifie la vie qu'il s'est choisie – un idéal d'existence un peu vain construit autour du travail – pour accompagner un père avec lequel il n'entretient pas de bons rapports ; il a sans doute longtemps occulté l'amour qu'il lui portait et s'y ouvre enfin. C'est une transformation très subtile, assez douloureuse dans laquelle je me projetais.

Comment définiriez-vous le personnage ?

C'est quelqu'un de très auto-centré qui s'est lancé dans une course frénétique et un peu vaine à l'avancement. Si sa carrière marche bien, il pense que sa vie ira bien. Il est dans la consommation et dans une logique de rentabilité permanente – les premières versions du scénario qui détaillaient davantage ses rapports avec les femmes montraient qu'il empile les expériences sans jamais chercher à construire ; il est un peu trivial avec elles.

Romain fait aussi partie de ces gens qui regardent leur vie passer au lieu d'agir, jusqu'au moment où il choisit de se jeter à l'eau et d'écouter ses sentiments.

Il est le « mal aimé » de la famille : on lui préfère son frère, avec lequel les relations sont assez conflictuelles.

Lorsqu'ils étaient très jeunes, Romain et Luc ont sans doute vécu un événement – qui pourrait être lié à la sexualité de Luc – qui les a divisés et sur lequel les deux frères ne se sont jamais expliqués. Ils n'ont pas crevé l'abcès. La réussite professionnelle de Luc et son épanouissement personnel fascinent Romain. Elles le renvoient à ses doutes, à ses faiblesses. C'est comme s'il était arrivé au bout d'un cycle : vendre des plateaux repas ne l'amuse plus, il s'emmerde et envie son frère.

On a l'impression que c'est précisément pour se mettre en concurrence avec lui qu'il se met en tête de prendre son père en charge.

C'est une manière pour lui de se valoriser. Il y a un côté revanchard dans sa démarche.

Romain possède un avantage sur Luc : l'art du management.

C'est quelqu'un de pragmatique qui croit pouvoir contrôler la situation en utilisant les méthodes apprises à son travail. À l'inverse, Luc a sans doute l'honnêteté de se rendre compte que les choses vont être infiniment plus douloureuses.

Jusqu'à ce que Romain réalise que c'est sa dernière chance de conquérir le cœur de son père.

Dès l'instant où il prend la décision de refuser le traitement que les médecins voudraient lui administrer, lorsqu'il prend la responsabilité de l'emmener se balader la nuit, il s'abandonne aux sentiments. Il est pris dans un engrenage vertueux.

Ces déambulations nocturnes sont l'occasion d'un très joli rapprochement. Et la cause de beaucoup de souffrances.

Romain délaisse son boulot, ne dort plus – c'est en ce sens-là que j'évoque l'idée d'un sacrifice –, mais donne, sans en avoir alors clairement conscience, une autre direction à sa vie. Ce sont des morceaux d'existence qu'il ne partage avec personne, ni avec son frère, ni avec ses collègues. Comme une parenthèse.

La scène au Mc Do, lorsque Romain veut faire dire à son père qu'il est un type bien… est d'une très grande dureté.

Mais son père n'est déjà plus dans la réalité et Romain comprend qu'il a fait les choses au bon moment. Peu importe ce que dit le père : lui est enfin en accord avec lui-même ; déjà plus proche de son frère. J'aime l'idée qu'il n'est jamais trop tard pour passer l'éponge.

Comment avez-vous abordé le personnage de Romain ?

J'ai toujours envie de sauver celui que je joue, je veux qu'on l'aime. Alors qu'au début du film, Romain ne doit pas paraître sympathique : il faut qu'on sente qu'il est dans une certaine aigreur, il est frustré, un peu ennuyeux, un peu prétentieux, et en devient d'autant plus touchant au fil de sa transformation.

J'étais également gêné par le jargon des gens en entreprise. J'ai passé du temps avec des amis du frère de Nicolas Mercier qui travaillent dans des bureaux. Il ne s'agissait évidemment pas de les singer mais de m'imprégner du milieu – s'ils parlaient comme ça, c'était donc qu'il y avait une réalité à les jouer.

Nicolas et moi avons longuement évoqué la maladie qui affecte le père. J'avais

sous mes yeux la personne qui avait concrètement accompagné le sien. Je l'ai beaucoup écouté.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Pour moi, le travail passe par l'humanité de la rencontre. J'aime arriver sur un plateau et savoir qui est en face de moi. C'est ce qui fait qu'on réussit à s'abandonner : la confiance est là.

Nicolas a pris ses marques. Les choses se sont mises progressivement en place. Nicolas savait exactement ce qu'il voulait. Il n'a jamais rien lâché tant qu'il ne l'avait pas.

Parlez-nous de votre partenaire, Eddy Mitchell.

J'ai de plus en plus souvent l'opportunité de travailler avec des gens au parcours imposant. Parfois ça m'angoisse et parfois, ça me rassure. Sur GRAND DÉPART, ça m'a rassuré. Eddy est une figure ; il a un incroyable panache. C'était rigolo de travailler avec quelqu'un qu'on a l'habitude d'écouter dans son iPod. Lui et moi parlions beaucoup musique sur le plateau : on se racontait nos vies en fait.

Et Jérémie Elkaïm ?

Il avait dit des choses sur moi un peu « bêtement » avant le tournage et s'en est excusé. Et cette façon de reconnaître qu'il avait été un peu con a créé d'emblée une jolie relation entre nous. Jérémie et moi nous sommes beaucoup parlés durant le tournage ; du film, de nos personnages, de notre métier. Lui et moi n'avons pas la même façon d'appréhender le jeu et c'était assez riche de s'interroger sur ce qu'est « faire l'acteur ». Je n'ai pas le même type de culture que Jérémie – il est très cinéphile et il a beaucoup lu –, la mienne fonctionne plus sur l'instinct : on s'est complété. Nous n'étions pas en représentation.

Vous enchaînez les premiers films depuis vos débuts.

J'en tourne moins. Mais je reste sensible aux premiers longs : ce sont de belles aventures, un moment où les metteurs en scène s'investissent énormément. Ils savent qu'ils ne doivent pas rater le coche, ils mettent toutes leurs tripes dans leur scénario. Certains de ces premiers films – notamment ALYAH d'Elie Wajeman – ont marqué un tournant dans ma carrière.

ENTRETIEN JÉRÉMIE ELKAÏM

Comment avez-vous rencontré Nicolas Mercier ?

Lui et moi nous connaissons depuis longtemps. Valérie (Donzelli) avait joué dans « Clara Sheller », la série qu'il a créée et écrite à sa sortie de la Fémis et nous nous étions rencontrés à cette occasion. Nous nous sommes revus de loin en loin. J'ai beaucoup aimé la manière dont il m'a présenté le personnage de Luc. En gros, il me disait : « Voilà, c'est pour jouer moi ». C'était sans détour ; très frontal.

Qu'est-ce qui vous plaisait dans le sujet de GRAND DÉPART ?

L'idée qu'on traite un sujet grave de façon légère me touche toujours. J'aime les films qui ne prennent pas au sérieux les sujets qui le sont. La douceur qu'exprime Nicolas Mercier envers son frère par l'intermédiaire du personnage de Romain me plaisait. Les typologies qui existent au cinéma, cette façon qu'on a de catégoriser les gens - le conformiste, l'idiot, etc - me terrorisent : les êtres sont toujours plus complexes que ce qu'ils paraissent. Romain, dans GRAND DÉPART, n'est pas juste un type paumé sentimentalement qui s'ennuie dans le tertiaire. J'aimais ça.

Parlez-nous de Luc, votre personnage.

Je sentais qu'il y avait une certaine ingratitude pour moi à jouer ce rôle - c'est toujours difficile d'incarner des choses qui sont proches du metteur en scène. Je ne suis pas qu'un garçon sympathique et prêter mes traits à quelqu'un d'aussi peu capable de compassion dans des circonstances qui en nécessiteraient, ne me déplaisait pas : je peux voir une forme de pudeur dans le comportement de Luc. En dehors d'afficher son égoïsme naturel, il ne commet rien de grave. Il préfère se montrer odieux plutôt que de surligner son chagrin. C'est parfois une manière d'aimer plus fort. Je préfère cent fois ce comportement au mensonge social.

Passé la violence avec laquelle il annonce son homosexualité à ses parents, en leur montrant un film de vacances, Luc est finalement assez conformiste : il vit en couple et semble installé dans l'existence.

Il a une personnalité éclatée. Ses choix de vie sont le contraire du conformisme - son métier est précaire, son homosexualité aurait pu le mettre à l'écart, mais il a réussi à les fondre dans un cadre très classique - c'est comme s'il faisait naturellement une force de ses faiblesses : on a peu de prise sur lui. Luc parait lointain, d'un abord difficile.

Le lien au père est ce qui divise et finit par rapprocher les deux frères.

Les deux frères ont un rapport compliqué à leur père qui est censé avoir une très forte personnalité dans le film. Et je ne peux pas m'empêcher de me demander dans quelle mesure l'homosexualité de Luc ne rend pas les choses encore plus difficiles. Le rapprochement des deux frères à la fin du film contient pour moi une sorte d'idéal.

Ce n'est jamais anodin de perdre un parent. On s'identifie toujours à son parcours et à sa personnalité - qu'il se soit révélé épanouissant ou au contraire parfaitement toxique. On est fait de lui ; à un moment ou un autre, on n'est plus qu'un enfant sorti du ventre de sa mère. Ça me frappe d'autant plus qu'on évoque actuellement beaucoup la transformation des schémas familiaux.

Luc se montre très pragmatique lorsqu'il s'agit d'administrer des médicaments à son père.

C'est une autre qualité du film : il pose la question de notre capacité à nous investir dans les rapports générés par la maladie d'un proche : ce qu'ils ont d'inquiétant, de tabou et de désagréable. On est renvoyé à soi-même. Au risque de choquer, je pense qu'on ne pleure jamais que sur soi. C'est toujours à notre propre rapport à la vie que nous renvoie la mort des autres.

Le film a aussi une dimension sociale : on voit bien les difficultés des deux hommes à trouver un établissement susceptible d'accueillir leur père.

GRAND DÉPART n'a pas vocation de pédagogie, mais montre très bien les clivages sociaux qui peuvent exister dans ces circonstances : le milieu dont on vient et les moyens dont on dispose se mettent alors à jouer un rôle crucial. Il y a une vraie culpabilité à devoir placer des gens de son entourage. Comment se positionner ? Que faire de ceux qu'on aime lorsqu'ils deviennent dépendants ? Est-on prêt à se sacrifier ? C'est difficile de répondre à ces questions.

Parlez-nous de votre rencontre avec Pio Marmaï.

Lui et moi étions partis du mauvais pied. J'avais eu la bêtise de dire pour rire dans une soirée qu'il n'avait sans doute pas inventé l'eau tiède et ça lui était revenu aux oreilles. Un jour nous nous retrouvons dans une fête. J'ai pensé : il va me mettre une mandale. Pio est venu au contraire me saluer très chaleureusement. J'ai été honnête : « Je sais qu'on t'a dit que j'ai dit..., je l'ai vraiment dit et c'est une bêtise, je regrette, je ne te connais pas, je pensais vraiment que tu allais me mettre ton poing dans la figure. » Sa gentillesse et ma franchise ont scellé instantanément entre nous ce genre d'amitié qu'on voit parfois dans les westerns : après s'être expliqués, les deux types se retrouvent à boire un « tord-boyaux » dans un bar. Pio et moi sommes devenus amis avant le tournage ; un couple moins boiteux dans la vie que celui que nous formons au début du film.

Vous n'aviez encore jamais tourné avec Eddy Mitchell.

Eddy est un peu comme dans la vie : au-dessus de ses affaires, il a du mal à se prendre au sérieux. Il reste ce qu'il est, avec sa barbe, sa coiffure... Il est léger. Durant le tournage, Eddy est devenu un peu notre papa pour « rigoler » et je l'appelais ainsi. Le premier jour il nous a offert à Pio et moi des petits couteaux - des Laguiole. Pour ne pas rompre l'amitié, nous lui avons donné un euro. C'était léger, joyeux.

Comment avez-vous travaillé votre personnage ?

Je suis assez dilettante dans ce métier - quelqu'un qui chercherait à retracer ma carrière trouverait mon itinéraire calamiteux ! J'essaie simplement de faire intuitivement le lien entre ce que je suis et ce qu'il y a dans la tête du metteur en scène. Il y a des comédiens qui ont besoin de connaitre le scénario par cœur et d'y avoir réfléchi, d'autres moins. Au fond, jouer n'est jamais qu'aller d'un point à un autre, en disant ce qui est écrit sur le papier, c'est quand même ce qu'on nous demande !

Vous êtes très impliqué sur les tournages de votre compagne Valérie Donzelli. Comment vous comportez vous sur le plateau des autres ?

Il y a toujours la tentation d'ouvrir sa bouche, mais ma ligne de conduite est de me dire qu'il n'y a pas de règle, que je n'ai pas forcément spécialement raison. J'ai une théorie sur le cinéma - la théorie du glissement : je pense qu'il n'y a pas de vérité, que certaines erreurs sont parfois plus belles que les réussites ; que certaines scènes qui peuvent paraître « à côté » sont plus intéressantes que celles qui semblent aller d'elles-mêmes. Donc, j'essaie d'arriver avec mon sac - avec ce dont je suis fait -, et de m'abandonner. J'ai fait confiance à Nicolas Mercier ; même à ses erreurs potentielles.

LISTE ARTISTIQUE

Romain	**Pio MARMAÏ**
Luc	**Jérémie ELKAÏM**
Georges (le père)	**Eddy MITCHELL**
Danielle (la mère)	**Chantal LAUBY**
Madame Fauras	**Charlotte de TURCKHEIM**
Séréna	**Zoé FELIX**

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	**Nicolas MERCIER**
Scénario et dialogues	**Nicolas MERCIER et Simone STUDY**
Directrice de production	**Sylvie PEYRE**
1er assistant réalisateur	**Luc BRICAULT**
Chef opérateur image	**Rémy CHEVRIN**
Scripte	**Sandrine CAYRON**
Régisseur général	**Amaury SERIEYE**
Chef décorateur	**Stanislas REYDELLET**
Créatrice des costumes	**Anne SCHOTTE**
Ingénieur du son	**Cyril MOISSON**
Monteur image	**Guerric CATALA**
Mixeur	**Cyril HOLTZ**
Production déléguée	**MOVE MOVIE - Bruno LEVY**
Production associée	**MON VOISIN PRODUCTIONS** **Dominique BESNEHARD et Michel FELLER**
Coproducteurs	**STUDIOCANAL** **FRANCE 2 CINÉMA**